

# MICHELLE FRANCES

auteure de LA PETITE AMIE



## LA REMPLAÇANTE

THRILLER

ELLE A PRIS VOTRE JOB !  
ELLE VEUT LE RESTE...

*l'Archipel*

DU MÊME AUTEUR

*La Petite Amie*, L'Archipel, 2018.

MICHELLE FRANCES

LA REMPLAÇANTE

*traduit de l'anglais  
par Antoine Guillemain*

*l'Archipel*

Ce livre a été publié sous le titre  
*The Temp*  
par Pan Books, Londres.

Notre catalogue est consultable sur  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Éditions de l'Archipel  
34, rue des Bourdonnais  
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-2891-7

© Michelle Frances, 2018.

© L'Archipel, 2020, pour la traduction française.

*À Sally Cooper et Tina Frances,  
deux mères qui m'ont inspirée.*



PREMIÈRE PARTIE

CARRIE



# 1

*Dimanche 14 mai*

— Ton chiffre porte-bonheur, c'est bien le huit? murmura Carrie à l'oreille d'Adrian en veillant à ce que ses lèvres restent hors du champ de la caméra de télévision braquée sur eux.

Elle s'efforça de garder un visage humble et désinvolte au moment de lever les yeux vers les écrans, qui passaient de courtes séquences extraites des séries nommées dans la catégorie « meilleur scénario original ». L'émission était diffusée en direct : à tout moment le réalisateur pouvait changer de plan et filmer leur réaction.

Adrian lui répondit sans la regarder :

— Oui. Et... ?

— On est assis au neuvième rang. À un rang près...

Il jeta un œil devant eux au parterre de fauteuils où se tenait tout le gratin du métier, réuni ici au Royal Albert Hall pour la cérémonie des Bafta récompensant les meilleures productions télévisuelles britanniques. Carrie le vit compter dans sa tête et l'imita. Leur regard se porta automatiquement sur les personnes assises devant eux... dans les fauteuils qui auraient dû leur revenir ! Le scénariste très en vue d'une série policière à succès et l'acteur principal, qui campait un tueur aussi charmant que sans pitié.

Le logo de l'académie réapparut à l'écran et, sur scène, la comédienne chargée de remettre le prix s'avança.

— Et le lauréat est..., annonça-t-elle, vêtue d'une robe moulante rose bonbon (une création Roland Mouret, à en croire la dépêche qui avait été publiée sur le fil d'infos en ligne sitôt qu'elle avait posé le pied sur le tapis rouge), Adrian Hill pour le premier épisode de *Génération rebelle* !

Carrie se tourna vers lui et se jeta à son cou pendant qu'il se levait avec un air hébété et un grand sourire. Il progressa vers la scène et elle ne le quitta pas des yeux.

Il avait réussi.

Il prit son trophée, le fameux masque de théâtre en bronze doré, des mains de la comédienne tout en la laissant déposer un baiser sur ses deux joues. Les applaudissements cessèrent.

— Euh... je dois dire que je ne m'y attendais pas, commença Adrian.

Il enchaîna avec une plaisanterie sur la nécessité de baisser le pied du micro en raison de sa petite taille, ce qui déclencha le rire de l'assistance. Il passa sa main libre dans ses cheveux pleins d'épis et Carrie, devant ce geste familier, s'enthousiasma de plus belle.

— Sérieusement, je venais de m'apercevoir que le numéro de ma rangée de fauteuils n'était pas mon chiffre porte-bonheur et je m'apprêtais à éjecter le meurtrier le plus abject de tous les temps, quand je me suis dit que bien mal m'en aurait pris...

Il s'interrompit pour laisser passer la vague de petits rires qui secouait la salle, et les caméras se tournèrent brusquement vers le comédien vedette qui jouait le tueur en question. Il faisait de son mieux pour avoir l'air amusé plutôt que de tirer la gueule après le revers que sa série venait d'essayer.

— Merci à l'académie, à mes partenaires et à l'équipe, à mon extraordinaire productrice, Elaine Marsh, et surtout à mon épouse, si magnifique et si intelligente, Carrie.

Elle vainquit rapidement sa gêne et lui sourit lorsque, faisant écran avec sa main pour se protéger de la lumière des projecteurs, il posa les yeux sur elle.

Elle le regarda alors quitter la scène sous bonne escorte pour se prêter au jeu de l'incontournable séance photo. Il avait gagné, il avait gagné, il avait gagné!

Elle était sincèrement ravie. Mais la nervosité qui grandissait en elle depuis quelques jours lui remua les entrailles. Elle avait quelque chose à lui annoncer. Peut-être la victoire qu'il venait de remporter adoucirait-elle le choc.

Carrie se mêla à la foule des convives présents lors de la réception qui clôturait la cérémonie, consciente que bien des conversations seraient le point de départ d'un nouveau projet, d'une négociation, d'un engagement. Elle avait perdu la trace d'Adrian depuis vingt bonnes minutes : plusieurs personnes le lui avaient « emprunté » pour le féliciter, tenter de lui faire miroiter une nouvelle fiction éblouissante, ou simplement graviter dans le champ de force qui l'entourait depuis son couronnement, peut-être dans l'espoir de capter un peu de son magnétisme.

Elle le repéra alors qu'il finissait une conversation et se dirigea droit sur lui, emportant une coupe de champagne pleine.

— Un visage amical parmi les requins, dit-il pendant qu'elle lui tendait le verre, dont il éclusa immédiatement un bon tiers.

Elle ne toucha pas au sien.

— Il va falloir t'habituer à eux maintenant que tu es un scénariste primé aux Bafta, lui répondit-elle. Du moment que tu ne fraternises pas avec l'ennemi.

— J'ai plus le droit. Pas depuis que je suis pieds et poings liés à ton incroyable talent de productrice pour les trois années à venir.

— À t'entendre, on dirait que tu es un homme enchaîné.

— Je le suis. J'ai des chaînes en or massif.

Il lui décocha un large sourire et l'embrassa.

— Plus sérieusement, j'ai hâte, reprit-il. Hâte de travailler exclusivement avec toi, en plus d'être ton mari. Je suis l'homme le plus chanceux du monde.

— Le voilà. Mon auteur préféré.

Une voix sonore et râpeuse, celle d'une femme qui fumait cigarette sur cigarette, s'éleva parmi la foule.

— Elaine, c'est adorable d'être venue me féliciter, lui dit Adrian.

— Je ne l'ai pas encore fait.

Elle passa la main dans sa crinière rouge vif pour la lisser, faisant cliqueter ses bracelets jonc, et un sourire digne de celui du chat du Cheshire joua sur ses lèvres peinturlurées de prune.

— Joli discours, ajouta-t-elle.

— Merci.

— Contente de voir que tu n'as pas complètement oublié qui je suis.

— Comment oublier une productrice de choc ultrapersuasive ?

— Sauf que je ne peux pas rivaliser avec la femme qui s'envoie en l'air avec toi.

Elaine sourit à Carrie, qui fit de son mieux pour réprimer le décrochage de sa mâchoire.

— Enfin, au moins tu m'as rapporté un Bafta avant de foutre le camp, lui dit Elaine.

— Je te serai éternellement reconnaissant de m'avoir permis de percer, lui assura Adrian.

Elaine acquiesça. Puis elle inclina la tête.

— Et de m'avoir permis de parfaire mon écriture sur cette série à succès.

Nouveau hochement de tête. Coup d'index pour remonter ses lunettes à monture rose (comprendre : « Continue, je t'écoute »).

— Je crois que j'en ai assez fait, là, non ?

— On n'en fait jamais assez, mon grand. Comme tu le sais.

Là-dessus, Elaine s'éloigna d'un pas solennel en direction des invités.

Carrie sentit Adrian lui presser la main. Manifestement, elle s'était fait une ennemie en étant mariée au scénariste le plus disputé de la place de Londres. Et en lui faisant signer un contrat d'exclusivité avec la société de production réputée dont elle avait récemment rejoint les rangs. Ils avaient déjà trouvé ce qu'elle estimait être une idée de génie pour la prochaine série d'Adrian : un acteur, véritable star de cinéma, au sommet de son art dans les années 2000 mais désormais acculé à la ruine après plusieurs décennies de folles dépenses, se retrouve seul, sans un sou et aux prises avec la vraie vie après s'être fait plaquer par sa petite amie, de vingt-cinq ans sa cadette, écœurée par son comportement. Ils en avaient fait part au directeur de l'unité fiction et au directeur des programmes de la BBC, et tous deux s'étaient montrés *très* désireux de les rencontrer. Quelques semaines plus tard, le

projet avait été validé, et il allait bientôt faire l'objet d'une annonce officielle.

Adrian frota son nez contre la joue de Carrie, et sa barbe au contact de sa peau la chatouilla.

— Hé, tu te rends compte! Toi et moi. C'est excitant.

Elle lui sourit, et elle sentit que la nervosité la rattrapait.

— Ouais...

— Elaine ne t'a pas vexée, au moins? Fais pas attention à elle. Rien ne se mettra en travers de notre chemin. On va la développer ensemble, celle-ci. Je vais avoir accès au moindre recoin de ton cerveau qui déborde d'histoires extraordinaires et je vais nous pondre un truc qui ne sera pas un ramassis d'inepties. Faudra que tu m'aies à l'œil, et aussi que tu me réveilles au beau milieu de la nuit s'il te vient une idée lumineuse...

— Adrian, ce n'est pas moi qui vais te réveiller en pleine nuit.

— Quoi? Ce n'est quand même pas Elaine.

Une image fort peu séduisante s'imposa à lui, et il fit la grimace.

— Je vais avoir un bébé.

Elle vit son visage se figer dans l'expression qu'avait imprimée la vision d'Elaine dans son lit, puis se décomposer.

— Quoi? répéta-t-il, plus lentement cette fois-ci.

— Je suis enceinte. De quatorze semaines.

— De quat... quatorze *semaines*?

— Je m'en suis aperçue il y a trois jours seulement.

Il parut si désorienté qu'elle éprouva presque de la peine pour lui. Mais tout allait bien se passer. *Tout allait bien se passer*, se rassura-t-elle.

— D'accord. Mais... tu ne... Enfin, on a toujours dit... On avait décidé... que fonder une famille, c'était... pas pour nous, non?

Elle lui adressa un mince sourire plein d'espoir.

Il blêmit.

— Je vois, dit-il.

À cet instant, il pensait à sa carrière, et elle ne pouvait pas complètement le lui reprocher. Ça ne pouvait pas tomber plus mal. Tout s'était si bien passé jusqu'ici: elle avait un nouvel

emploi, elle avait signé Adrian, leur projet avait été validé! Il n'y avait pas pire moment pour tomber enceinte.

## 2

*Dimanche 14 mai*

Emma était assise en compagnie de ses parents dans leur salon gris et blanc, les pieds repliés sous sa chaise. Celle-ci se trouvait en retrait par rapport à leur canapé, si bien qu'Emma avait vue à la fois sur eux et sur le téléviseur à écran plat, fixé au mur du fond, qui diffusait les Bafta en direct.

— Oh, elle a gagné! s'exclama sa mère, Alice.

Tous regardèrent le scénariste, Adrian Hill, se lever pour aller recevoir son trophée.

— Elle est bien, cette série, approuva Brian, son père.

Il buvait son whisky-glaçons, qu'il avait coutume de se servir après le dîner. La mère d'Emma faisait durer son vin tout en alternant deux activités: remplir l'irréductible grille de mots croisés du *Telegraph*, plié sur ses genoux, et regarder la télévision. Ils campaient là, indéracinables, leurs habitudes et leurs opinions ayant été gravées dans le marbre il y a bien longtemps. Une fois de plus, Emma ne se sentait pas à sa place. Son foyer, qui n'avait jamais été particulièrement accueillant, était devenu étouffant.

— Ça doit t'inspirer, tout ça, Emma?

Son père tourna la tête vers elle, le regard empli d'une infaignable déception qu'il arrivait mal à dissimuler.

— Ce type-là, Adrian Hill, il écrit bien, tu ne trouves pas? poursuivit-il, plein d'attente.

Emma sentit ses poils se hérissier. Elle savait que sa mère espérait une réaction de sa part et elle se força à garder son calme, à faire abstraction de sa détresse. Elle aurait dû faire des heures supplémentaires au bar où elle travaillait le soir plutôt que de rester à la maison et endurer un tel supplice.

— Oui. Il est doué.

Elle aurait eu bien des choses à ajouter, mais ce n'était pas le moment.

Elle sentit aussitôt son père s'agacer de l'indigence de sa réponse, mais elle était trop déprimée pour s'étendre. C'était son rêve de travailler pour la télévision, mais on ne lui avait pas encore donné la chance de percer. Elle n'arrivait même pas à se trouver un agent. Quant à son scénario *on spec* (son deuxième, pas le tout premier qu'elle avait voulu écrire, celui-là elle ne pouvait plus rien en tirer), ma foi, même elle savait que ce n'était pas du grand art.

— Tu devrais peut-être sortir plus souvent, lui dit Brian, au lieu de rester cloîtrée à la maison. Qu'est-ce que tu fais toute la journée, de toute façon ?

Elle fut piquée au vif. Emma savait que sa question comportait une deuxième partie qu'il avait passée sous silence : « pendant qu'on est au travail, ta mère et moi, nous qui avons un vrai métier ». Son père était dermatologue et sa mère exerçait un poste à hautes responsabilités pour le NHS, le système de santé publique. De vrais métiers. Des métiers qui rapportaient. Des métiers prestigieux avec de réelles possibilités d'avancement professionnel.

Emma prit une inspiration pour se calmer.

— J'écris, papa. Je reste à la maison parce que j'ai besoin d'être devant mon ordinateur pour écrire.

En vérité, la plupart du temps, et surtout dernièrement, elle manquait cruellement d'inspiration. Et pourtant, ce n'était pas faute d'avoir essayé. Elle avait exploré Dieu sait combien de pistes, mais aucune n'avait été concluante.

— En tout cas, j'ai l'impression que tu devrais changer quelque chose, lui répondit Brian avant de tourner de nouveau son regard vers la télévision, cessant de la considérer, masquant son propre agacement.

Sur l'écran, Adrian était en train de quitter la scène en saluant le public d'une main gracieusement victorieuse. Emma pesta intérieurement : elle avait raté le gros plan sur sa femme.

Elle se leva. Elle ne supportait plus de se trouver dans cette pièce, alors elle monta dans sa chambre et ferma la porte.

Derrière la fenêtre, la nuit était tombée dans la rue, une artère bien entretenue du sud de Londres. Elle tira les rideaux puis se dirigea vers son bureau, alluma son ordinateur et ouvrit le fichier de son dernier scénario. Elle resta assise là, les doigts en suspension au-dessus du clavier.

Elle sursauta en entendant frapper à la porte, qui s'ouvrit avant qu'elle ait pu se lever. Alice entra, s'assit et déposa un magazine sur le lit.

— Tu sais, si ton père t'a dit ça tout à l'heure, c'est parce qu'il se fait du souci.

*C'est ça, du souci pour les 217 000 livres que lui ont coûtées mes études en pension*, songea Emma. Une somme qu'il considérait – que ses deux parents considéraient – comme un gâchis phénoménal, elle le savait. Un placement à fonds perdus. Toute sa vie elle avait eu l'impression d'être une sorte d'actif financier qu'ils avaient acquis à sa naissance et dans lequel ils avaient investi, d'avoir été élevée comme on prépare un pur-sang pour le champ de courses, sauf qu'aujourd'hui leur pouliche ne rapportait pas les intérêts escomptés.

— Ça fait deux ans que tu es diplômée. Certes, on estimait tous que c'était une bonne idée que tu partes voyager la première année mais, depuis, tout ce que tu as réussi à trouver c'est un stage de trois mois, et encore, non rémunéré.

Au ton de sa voix, Emma comprit ce que pensait sa mère : si sa fille avait eu de la valeur pour ses employeurs, ils l'auraient gardée et lui auraient proposé un emploi rémunéré. Alice était tellement déconnectée de la réalité à laquelle les jeunes de l'âge d'Emma étaient confrontés, en particulier dans le milieu de la télévision, où la concurrence et l'exploitation étaient omniprésentes, qu'elle ne serait pas parvenue à l'appréhender quand bien même Emma la lui aurait expliquée un million de fois. Non, Alice appartenait à une génération déphasée par rapport aux nouveaux arrivants sur le marché du travail. Pour elle, si Emma avait été vraiment douée, quelqu'un l'aurait déjà remarquée.

Elle se demanda un instant ce que penserait sa mère si elle apprenait la véritable raison pour laquelle son stage s'était terminé.

— Seulement trois mois de travail non rémunéré en près d'un an. Il est peut-être temps de reconsidérer les choses? lui suggéra Alice en douceur.

Emma se sentit encore plus démoralisée.

— Tu as un diplôme avec mention. Je peux t'aider, ton père aussi. On peut te présenter à des gens.

— Mais tu sais bien que je n'ai pas envie d'une carrière médicale, maman. Je veux travailler à la télé. Et de toute façon, je n'ai pas le diplôme qu'il faut.

— Tu aurais le diplôme qu'il faut si tu avais accepté l'offre d'Oxford.

*C'est reparti*, pensa Emma. Depuis toujours, elle était conditionnée à devenir la personne que ses parents voulaient faire d'elle. Au lycée, elle s'était résolue à contrecœur à privilégier les sciences et à passer un bac à dominante scientifique, à condition de garder la littérature parmi ses matières. Puis son père lui avait mis la pression pour qu'elle fasse une demande d'inscription à l'université d'Oxford, dans la faculté où il avait autrefois étudié, allant jusqu'à écrire une lettre à son ancien directeur. Elle avait été acceptée en médecine, et il n'avait jamais admis qu'elle ait décliné l'offre, ruant dans les brancards en partant étudier la littérature anglaise dans une institution moins prestigieuse.

Elles s'excitaient l'une l'autre; entre elles deux circulait une frustration qui crépitait comme un courant électrique.

— Écoute, je veux bien admettre que ni ton père ni moi n'étions emballés quand tu nous as annoncé que tu voulais travailler à la télévision, mais on t'a laissée tenter ta chance. Manifestement, la chance n'est pas au rendez-vous. En tout cas, les choses ne se passent pas comme tu le voudrais.

Alice se leva, poussa un léger soupir et poursuivit :

— En ce moment, tu devrais commencer à gravir les échelons. Bâtir ta carrière. La télévision, c'est un milieu précaire, tu l'as dit toi-même. J'ai peur que tu sois en train de gâcher ta vie avec des frivolités.

Là-dessus, elle s'en alla.

Emma sentit l'air qu'elle avait emmagasiné quitter ses poumons en même temps que la porte se fermait. Elle se

jeta sur son lit et contempla le plafond. Elle avait du talent. Elle le savait, au fond d'elle-même. Son regard se porta sur le magazine que sa mère lui avait monté : *Broadcast*, la bible de la profession. Elle déchira le film en plastique et feuilleta la revue jusqu'à la page des offres d'emploi. La plupart du temps, elles étaient minables, surtout dans la création et le rédactionnel, mais elle était prête à candidater à n'importe quoi pour mettre un pied dans le milieu.

Une annonce minuscule, à moitié cachée tout en bas de l'unique page consacrée aux postes à pourvoir. Un boulot de directrice littéraire sur une série-fleuve fatiguée. Elle eut un choc en découvrant le nom de la société de production.

Emma retourna à son ordinateur et commença à rédiger une lettre de motivation.

### 3

*Mercredi 11 octobre – cinq mois plus tard*

Les bureaux de Hawk Pictures occupaient le deuxième étage d'un édifice de Soho. Carrie arpenta le couloir, entra dans la salle de réunion et s'installa précautionneusement sur le somptueux canapé en velours jacquard avec, comme d'innombrables fois depuis le début de sa grossesse, une forte envie de vomir.

Étant dans sa trente-sixième semaine, elle avait espéré que ses nausées lui auraient passé à ce stade, mais elles continuaient de la surprendre de temps en temps. Le dernier désagrément en date, c'étaient, la nuit, des douleurs au bassin, dont les os se déplaçaient pour permettre le passage du bébé. Elle songea une nouvelle fois qu'elle aurait peut-être bien mieux supporté sa grossesse avec dix ans de moins. Mais elle se rappela que, lorsqu'elle avait trente-deux ans, elle n'avait pas voulu d'enfant, puis chassa une autre pensée embarrassante : celui-ci non plus, elle n'en avait pas voulu, au départ. Il lui arrivait de

se demander pourquoi elle avait changé d'avis. Hier comme aujourd'hui, son travail représentait tout pour elle, mais une alarme s'était déclenchée inopinément dans sa tête quand elle avait appris cette grossesse accidentelle. Prise de panique, elle s'était dit que c'était sa dernière chance et avait éprouvé le désir irrésistible de garder le bébé.

Carrie avait l'impression d'être énorme, et il faisait chaud pour la saison. Elle déplaça péniblement son corps vers l'une des extrémités du canapé pour ne plus se trouver en plein soleil, qui entraînait à flots par la fenêtre. Elle était fatiguée car elle était réveillée la nuit par sa douleur au bassin, par la grosse bosse que formait son ventre et par les coups de pied. Ce bébé n'était même pas encore arrivé qu'il avait déjà envahi son corps et sa vie de toutes les manières possibles.

Par la baie vitrée, elle vit sa patronne s'approcher et la saluer de la main. Liz : svelte, enjouée, capable de travailler à un rythme normal, celui d'un être humain. Tout juste quarante ans et mère de deux garçons, tous les deux au collège. Dans le métier, elle était réputée pour être un réservoir d'énergie, une force motrice qui plaçait ses ambitions au-dessus de tout. Il faut dire que c'était sans doute le seul moyen d'accomplir quelque chose dans cette industrie pleine de loups qui se mangeaient entre eux.

Liz s'assit à côté d'elle sur le canapé et se pencha au-dessus de son ventre saillant pour lui faire la bise.

— Tu es sublime, comme toujours.

— Non. Je suis grosse et épuisée.

— Taratata! De toute façon, tu ne vas pas tarder à pondre. Il te reste quoi, quatre semaines?

Carrie acquiesça. Elle appréhendait cette naissance plus qu'elle ne voulait bien l'admettre. Pas seulement l'accouchement mais aussi le fait que ce bébé allait vivre dans le monde réel. Il allait falloir qu'elle... s'en occupe. Qu'elle prenne soin de lui. Elle avait beau savoir ce scénario inévitable, elle n'arrivait pas à se l'imaginer. Sa vie était toujours prise dans le sempiternel tourbillon du travail quotidien et parfois, tout au fond d'elle-même, une pensée l'agitait, qu'elle avait jusqu'ici gardée secrète. Avait-elle pris la mauvaise décision?

# *l'Archipel*

Vous avez aimé ce livre ?  
Il y en a forcément un autre  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/larchipel](http://www.facebook.com/larchipel)

Achévé de numériser en juillet 2020  
par Soft Office